

---

# HOMÉLIE III.

## LES SONGES DE PHARAON.

HOMÉLIE SUR GENÈSE XLI, 1-14.

---

*Mais il arriva qu'au bout de deux ans entiers Pharaon eut un songe ; et il lui sembloit qu'il étoit près du fleuve. Et voici, sept jeunes vaches belles à voir et grasses montoient hors du fleuve et païssoient dans les marécages. Et voici, sept autres jeunes vaches laides à voir et maigres mangèrent les sept jeunes vaches belles à voir et grasses. Alors Pharaon s'éveilla. Puis il se rendormit et songea pour la seconde fois ; et il lui sembloit que sept épis bien nourris et beaux sortoient d'un même tuyau. Ensuite il lui sembloit que sept autres épis minces et flétris par le vent d'Orient germoient après ceux-là. Et les épis minces engloutirent les épis bien nourris. Alors Pharaon s'éveilla, et voilà le songe. Et il arriva au matin que son esprit fut effrayé, et il envoya appeler tous les magiciens et les*

*sages d'Égypte , et leur récita ses songes ; mais il n'y avoit personne qui les lui interprétdt. etc.*

---

**I**L arrive enfin , M. F. , le terme de l'épreuve du vertueux Joseph ! Les tableaux divers qu'on vous en a tracés ont déchiré vos cœurs : ils ont fait naître ce sentiment d'indignation et d'amertume qui s'élève en nous à la vue de l'innocence opprimée, du crime triomphant. Vous avez sans doute appelé au secours du fils de Jacob ce Dieu témoin de la pureté de son cœur ; en la présence duquel il a marché à l'exemple de son illustre aïeul ; ce Dieu dont la crainte a été plus puissante sur son âme que la séduction des plaisirs et les passions de la jeunesse. Peut-être même la Providence vous sembloit-elle agir trop lentement ; mais enfin , son heure est venue. Elle sort du nuage dont elle s'enveloppoit. Les fers de Joseph tombent ; sa prison s'ouvre ; il est appelé près du monarque.

O que l'âme est soulagée à l'approche du moment qui doit nous offrir à la fois le triomphe de la vertu et la justification de la Providence ! Ce que nous sentons en voyant lever l'aurore sur le voyageur égaré, en voyant toucher au port le matelot battu par la tempête, c'est ce que nous

fait éprouver cette époque intéressante où les malheurs de Joseph vont finir. De quel moyen Dieu se servira-t-il pour produire un changement de fortune si grand et si heureux ? Notre texte nous l'apprend et nous allons vous en entretenir. Vous, M. F., secondez-nous par une attention favorable, et prions Dieu tous ensemble d'ouvrir nos cœurs à sa parole. Ainsi soit-il.

*Pharaon eut un songe au bout de deux ans entiers, c'est-à-dire, deux ans après que les officiers de ce prince, dont il est parlé dans le chapitre précédent, furent sortis de prison, et que l'échanson fut rentré en faveur.*

Que se passa-t-il dans l'âme de Joseph durant ces deux dernières années de sa captivité ? Pour s'en faire une juste idée, il faut remonter plus haut ; et c'est au moment de sa délivrance qu'il convient de se retracer ses longues infortunes et de les réunir en un même tableau.

Treize ans s'étoient écoulés depuis qu'adolescent encore il fut conduit en Égypte. A cet âge où l'on connoît à peine des afflictions légères, où l'on espère tout de l'avenir et des hommes, le cœur de Joseph avoit été brisé par des coups accablans. Arraché du sein paternel, il avoit trouvé des bourreaux dans ses frères, et au lieu de cette élévation dont ses songes le flattoient,

il s'étoit vu livré pour être esclave. Cependant soutenu par sa confiance dans le Dieu protecteur de sa famille, loin de se laisser aller à l'abattement, il s'étoit plié à sa nouvelle situation; il avoit su en remplir les devoirs. Ses soins bénis du Seigneur, la grâce touchante de l'innocence qui brilloit sur son front, l'avoient rendu cher et précieux à Potiphar. Joseph séparé si jeune d'un père tendrement aimé, semblable à un foible arbrisseau privé de son appui, Joseph s'étoit sans doute attaché à ce maître généreux avec un respect filial.

C'est à cette époque d'un calme trompeur que l'attendent des malheurs encore plus affreux. Une femme coupable jette sur lui un œil impudique : n'ayant pu le séduire, elle l'opprime et le calomnie. Déshonoré, traité comme un malfauteur pour prix d'un acte héroïque de vertu, il est à la fois privé de la patrie, de l'honneur, de la liberté, c'est-à-dire, de tous les biens dont il semble que la perte doit flétrir l'âme pour toujours. Il faut qu'il se résigne à ce qu'un jeune cœur supporte le plus impatiemment, le sentiment de l'injustice et de l'oppression; les portes d'une prison se ferment sur lui; des murs étouffent ses accens; on oublie qu'il vit, qu'il souffre encore; son cachot est un tombeau.

Dans une situation si terrible comment se

préserve-t-il du désespoir ! C'est par sa piété ; par sa foi. C'est de Dieu qu'il attend sa justification et sa délivrance : elle semble en effet se préparer. Il voit entrer dans sa prison deux officiers du prince ; il reçoit de Dieu le pouvoir d'interpréter leurs songes ; les prédictions ont leur accomplissement. L'échanson rentré en faveur a promis de ne point l'oublier ; et si la position seule de Joseph étranger , captif , innocent , suffit pour intéresser , les droits qu'il a acquis à la reconnaissance de cet officier ne permettent pas de croire qu'il puisse en être abandonné dans son malheur.

Cependant deux ans s'écouloient dans cette attente si pénible pour un homme solitaire et infortuné qui , toujours frappé de la même idée , s'émeut au moindre bruit , compte les jours et les heures. Ce dut être là le temps le plus cruel de sa captivité. Après avoir éprouvé de longs malheurs ; après les avoir crus près de finir , le moment où il faut perdre de vue les douces images qu'on avoit osé envisager et le bonheur auquel on s'étoit flatté de renaître , ce moment est plus affreux que tous ceux qui l'ont précédé. Cela s'applique doublement à Joseph qui avoit cru sentir la main du Très-Haut , voir le commencement de son œuvre , et qui maintenant paroît abandonné du Ciel comme des hommes. Ah ! si  
cette

cette idée avoit pu trouver accès dans son âme , qu'elle n'eût pas été sa situation ! Mais il espère en Dieu contre toute espérance. Son caractère connu donne droit de le supposer ; et il le faut bien , puisqu'il résiste à un degré de malheur contre lequel la foi seule pouvoit le soutenir. Ce fut aussi là le terme de ses souffrances. L'Éternel dont les yeux étoient sur lui , le jugeant digne du sort qu'il lui préparoit , et capable désormais de remplir les vues qu'il avoit sur lui , ne tarda pas à le délivrer. Un songe qu'il envoya à Pharaon fut le moyen qu'il mit en usage pour parvenir à son but.

Nos Livres Saints nous apprennent que l'Être Suprême se servit plus d'une fois de cette voie dans ces premiers âges du monde , où les hommes n'ayant pas reçu , comme nous , une révélation suffisante , ne connoissoient qu'imparfaitement sa volonté. Plusieurs sages de l'antiquité se plurent à penser , quoique sans fondement , qu'un Génie protecteur veilloit sur leur sort et les avertissoit des dangers dont ils étoient menacés. Leur erreur attestoit du moins le sentiment de leur foiblesse. Les prétendus philosophes de nos jours au contraire rejettent avec dédain tout ce qui suppose une révélation , une intervention de la Divinité : Qu'elle est triste , M. F. , à ne la considérer même que sous ce

point de vue, qu'elle est triste cette philosophie qui ne connoît pas les besoins et la nature de l'homme ! Qu'elle est triste cette philosophie qui tue la raison par l'abus du raisonnement, et dessèche l'âme en détruisant toutes les opinions consolantes et douces ; qui, lorsqu'elle consent à reconnoître l'existence de Dieu, semble vouloir lui interdire toute communication avec ses créatures, et nous placer ainsi dans la même solitude, dans le même abandon que s'il n'existoit pas.

Loin de nous cependant d'autoriser une croyance superstitieuse. N'oublions point que les songes par lesquels Dieu se révéla jadis portoient un caractère frappant, et différoient des songes ordinaires, enfans légers de la nuit, jeux fantastiques de l'imagination qui, pendant les ténèbres, se plaît à reproduire et à combiner bisarrement les scènes diverses de la vie. D'ailleurs s'il est doux pour l'âme sensible et fidèle de s'environner de l'idée d'un Dieu qui la protège et la dirige, elle doit s'imposer une extrême réserve, respecter le voile dont il aime à s'envelopper, ne jamais se permettre de prononcer et de dire : *Il est ici*. Là seroient la témérité et l'illusion dont les dangers ne peuvent se calculer.

*Pharaon, ajoute notre texte, s'étant éveillé fut effrayé du songe qu'il avoit eu. Un au-*

teur ingénieux nous représente un ami alarmé par un songe sur le sort de son ami dont il a cru voir les jours en danger. Si l'excès de cette sensibilité intéresse quand la cause en est si noble, lorsqu'au contraire elle n'a que soi-même pour objet, oh, que l'homme qui l'éprouve paroît foible et pusillanisme ! Nous ne déciderons point si tel étoit Pharaon : nous ignorons si c'est l'intérêt de son peuple qui l'agite, ou s'il est ému par la seule pensée d'une crise dans sa fortune.

Quoiqu'il en soit, le monarque d'Égypte troublé par un songe, nous offre une fidèle image de l'homme dans la prospérité. Au milieu des délices tout changement est à craindre pour lui ; énervé par la mollesse, il est sans force et sans courage ; son imagination contracte d'ordinaire une activité funeste qui fait son tourment. Si vous pouviez lire dans le cœur de ceux qui paroissent heureux par le nombre de leurs jouissances, vous trouveriez presque toujours quelque crainte imaginaire qui les agite, quelque fantôme, quelque songe qui fixe leurs regards et corrompt leur prospérité.

Convenons cependant que le songe de Pharaon offroit un caractère mystérieux qui dut le frapper, et que ces deux emblèmes différens qui d'une manière si sensible désignaient un même



événement, sembloient annoncer l'intervention d'un Être Supérieur. Mais est-ce donc là la cause de son effroi ? il est troublé parce qu'il croit sentir la présence d'un Dieu qui lui parle et l'avertit ! Cette idée ne devoit-elle pas au contraire exalter son âme et flatter son cœur ? Nous en jugeons ainsi, M. F., mais rappelons-nous la terreur qui agitoit les Païens à l'idée de leurs Divinités, et qui produisit tant d'affreux sacrifices. Rappelons-nous que les Juifs eux-mêmes croyoient qu'on ne pouvoit voir un Immortel sans mourir. Tel étoit le cœur de l'homme dans l'état de nature ou sous l'ancienne loi. Cet effroi s'élevoit du fond de sa conscience et attes-toit son indignité. Si nous ne connoissons plus ce sentiment affreux qui fait redouter et fuir ce Grand Être dont il est si doux d'approcher, nous le devons à l'Évangile, à cet Évangile qui, plaçant un Médiateur entre notre Juge et nous, voilant, pour ainsi dire, sa grandeur par sa miséricorde, a tempéré l'éclat de cette Majesté terrible que de coupables mortels ne pouvoient soutenir. O vous qui, vous refusant à cette loi d'amour et de grâce, osez cependant vous adresser à l'Être Suprême avec confiance et l'appeler votre Père, c'est qu'en secouant le joug de notre religion divine, votre cœur garde, sans le savoir, les douces impressions qu'il en a reçues : c'est

que déserteurs du christianisme vous adorez encore le Dieu des chrétiens.

Mais revenons à Pharaon. Inquiet, alarmé, il ne jouit plus ni de l'éclat qui l'environne, ni des respects qu'on lui rend, ni des empressemens d'une cour qui s'agite autour de lui et se trouble parce qu'il est troublé. Cet avenir mystérieux qu'un songe lui a présenté, voilà l'unique objet qui le frappe. Quoi donc ! cette terreur qu'il éprouve, est-ce un pressentiment, un sinistre avant-coureur des maux qui vont l'accabler ? Quel sera pour Pharaon cet avenir dont la seule attente le rend déjà malheureux ? M. F., Dieu ne lui révèle les calamités qui vont fondre sur l'Égypte que pour lui offrir le moyen de les prévenir. Il va lui présenter dans Joseph l'interprète de ses songes, le conservateur de son peuple, l'appui de son trône, un ministre, un ami fidèle, tel que les princes en ont rarement. C'est ainsi que le sort de l'homme est d'être déçu par ses craintes non moins que par ses espérances.

Si l'avenir nous trompe en nous offrant de flatteuses images qui ne se réaliseront point, il ne nous trompe pas moins en nous montrant sur notre route des points de vue obscurs, confus, dont le seul aspect glace notre courage. J'en appelle à ceux d'entre vous qui ont

éprouvé les diverses agitations de la vie. Qu'ils nous disent si les situations les plus redoutables en perspective se sont jamais trouvées en effet telles qu'elles s'étoient présentées à leur imagination : s'ils n'y ont pas souvent rencontré des ressources, des avantages, peut-être même de véritables douceurs qu'il n'avoient point goûtées dans les époques de leur vie le plus ardemment désirées. Ainsi cette faculté de porter ses regards dans l'avenir dont l'homme se glorifie, n'est souvent pour lui qu'un moyen d'erreur de plus. Il ne voit des événemens que leurs plus grossiers ressorts, tandis que leur nature ou leur influence dépend presque toujours de quelque cause secrète et inattendue, de quelque fil délié, imperceptible à nos regards. Ainsi la marche d'un esprit sage et lassé de voir ses conjectures démenties par l'événement, le dernier terme de sa prévoyance sera de ne pas se tourmenter pour prévoir l'avenir. Ainsi la raison même et la saine philosophie nous disent comme l'Évangile : *Ne vous mettez pas en peine pour le lendemain ; car le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine* (1). Ainsi la raison même et la saine philosophie conduisent l'homme à cette douce ré-

(1) Matth. VI, 34.

signation qui nous apprend à offrir le sacrifice de l'avenir ainsi que du présent , et à remettre nos destinées avec confiance entre les mains du Grand Arbitre des événemens.

*Pharaon fit appeler tous les magiciens et les sages d'Égypte et leur récita ses songes , mais aucun ne put les expliquer. Eh quoi ! Les sages , les magiciens , des hommes nourris dans un art mensonger et tout ce que l'Égypte renferme de savans ont la bonne foi d'avouer leur ignorance ! Pharaon dans son trouble est prêt à répandre ses grâces sur celui qui le tirera de cette position cruelle , et ils ne sauroient trouver quelque interprétation naturelle ou forcée , quelque flatteuse imposture qui rende le calme à son esprit agité ! On peut remarquer cette circonstance comme un trait de cette simplicité qui caractérise les anciens , et dont notre siècle offriroit peu d'exemples. Tel est aujourd'hui l'abus du raisonnement et des facultés de l'esprit dans toutes les classes , qu'on se pique de tout savoir , de tout expliquer : rien n'arrête , et l'on n'entend plus guère ce mot si bien fait pour l'homme : *Jignore , je ne sais.**

*Alors l'échanson parla à son prince ; alors il se souvint de Joseph. Mais avoit-il donc pu l'oublier si long-temps ? Comment l'image touchante de ce jeune captif ne le poursuivoit-elle*

pas en tout lieu ? Comment pour son propre repos n'avoit-il pas dit un mot en faveur de cet infortuné ? Voilà l'effet d'une vie dissipée. Comme elle ne laisse à l'homme aucun loisir pour la réflexion qui seule peut lui retracer ses devoirs et nourrir ses sentimens honnêtes, il devient un être absolument passif, sans principes, sans caractère, en proie aux impressions du moment et aux suggestions de l'intérêt. Peut-être aussi l'amour-propre eut-il part au silence que garda l'échanson. Le souvenir de Joseph lié à celui de sa disgrâce lui devint importun : il eût souffert cruellement s'il eût fallu se retracer à lui-même, et surtout rappeler à Pharaon, ce temps où tremblant sous le poids de sa colère, il attendoit la décision de son sort et peut-être la sentence d'une mort ignominieuse.

Mais ne nous sommes-nous point trop pressés de condamner l'échanson ? Il parle au roi ; il ne craint plus de convenir de ses torts ; la pitié et la reconnaissance élèvent leur voix ; elles triomphent de sa légèreté, de son orgueil. . . . . M. F., il cherchera sans doute dans la suite à le persuader à Joseph et à colorer auprès de lui ses délais ; mais s'il eût pu être animé par un sentiment généreux, il n'eût pas attendu si longtemps. Non ; ce n'est pas Joseph malheureux qui se retrace à son souvenir ; c'est Joseph interprète

des songes ; c'est le désir de faire sa cour qui lui fait rompre aujourd'hui le silence ; son cœur palpite de joie en pensant qu'il est le seul homme qui puisse tirer de peine Pharaon. Peut-être aussi se figure-t-il déjà Joseph que la reconnaissance du prince élèvera et avec qui il sera flatteur de soutenir quelque relation. Plein de ces idées, il accourt ; il raconte ce qui lui est arrivé.

*Il faut, dit-il, rappeler le souvenir de ma faute ;* mais ce n'est pas de l'indignité de sa conduite envers le jeune Hébreu qu'il veut parler ; c'est de la disgrâce qu'il avoit lui-même essuyée.

*Il faut rappeler le souvenir de ma faute !* Voilà bien le langage d'un courtisan. Dans sa prison peut-être il accusoit Pharaon d'injustice et de tyrannie ; maintenant il se reconnoît coupable parce qu'il a été puni. Il veut flatter le prince en relevant sa clémence.

*Il faut rappeler le souvenir de ma faute !* Que ce langage si noble et si attendrissant dans la bouche d'un vrai pénitent, est bas et repoussant chez celui à qui il est dicté par l'adulation, par des vues ambitieuses, et qui ne s'humilie que par orgueil !

*Il faut rappeler le souvenir de ma faute !* Homme léger et corrompu ! c'est aux yeux de Joseph que tu devrois t'avouer coupable, et tu

ne songes pas même à ton crime envers lui ! Quelle comparaison cependant entre le tort qui te priva de la faveur de ton Maître , entre un moment d'oubli ou de négligence dans son service , entre une faute qui n'existoit peut-être que dans l'humeur , le caprice du prince , et la barbarie , l'ingratitude , le manque de foi ! Mais Dieu seul fut témoin de ta conduite envers Joseph , tandis que toute la cour a su ta disgrâce. Voilà pourquoi ce souvenir seul t'humilie : voilà pourquoi tu dis : *Il faut rappeler le souvenir de ma faute.*

Tel est le cœur de l'homme. Nous ne nous reprochons d'ordinaire nos torts qu'autant qu'ils nous ont fait rougir devant nos semblables. Si vous pouviez apprendre de la plupart des hommes quelles sont les actions de leur vie dont ils ont le plus de honte et de regret , vous verriez que ce sont celles qui ont eu pour eux quelque suite fâcheuse , qui leur ont attiré quelque mortification , tandis que mille lâchetés , mille bassesses , mille actions infâmes , mais ensevelies dans le secret , ne se retracent pas même à leur souvenir ; tandis que dans l'abîme de leur conscience qu'ils ne daignent pas sonder , croupissent mille monstres qui , s'ils étoient connus , les feroient mourir de confusion. Heureux celui qui craignant l'œil du Dieu qui voit tout , juge

avec une égale rigueur et les fautes que le monde ignore et celles dont il est témoin, qui travaille avec la même ardeur à être *sans reproche devant Dieu et devant les hommes* (1)!

Quoiqu'il en soit des motifs qui firent parler l'échanson, son avis ne pouvoit être que très-favorablement reçu. Aussi pour satisfaire son impatience et se tirer de perplexité, le roi fit sur-le-champ sortir Joseph de prison, et commanda qu'il fût amené en sa présence.

Va donc, Joseph ! Va remplir ta haute destinée. Va faire briller à la cour d'Égypte le double phénomène d'une vertu pure et d'une sagesse extraordinaire. Va recevoir la récompense de ta piété, de ta foi, de ta constance. Quitte cette triste demeure. Va apprendre aux nations que *les yeux de l'Éternel sont sur les justes et ses oreilles attentives à leurs cris* (2). Deviens pour la suite des siècles un monument de la Providence, un fanal qui ranime l'espérance et la foi dans le cœur des infortunés. Et nous, M. F., consacrons encore quelques instans à nous pénétrer de ce grand exemple. Que Joseph sortant glorieusement de la prison et de l'esclavage, après avoir languï treize ans, nous

(1) Act. XXIV, 16.

(2) Ps. XXXIV, 16.



apprenne à attendre le Seigneur et à respecter ses délais. C'est l'importante leçon par laquelle nous terminerons ce discours.

Un Dieu tout bon préside aux événemens de notre vie ; voilà de toutes les pensées, de toutes les vérités la plus nécessaire à notre repos. L'incrédule, l'athée lui-même ne peut l'arracher de son âme ; dans un danger pressant il s'écrie : *O mon Dieu !* Après une délivrance signalée , si le nom de Providence ne sort pas toujours de sa bouche, c'est elle qu'il désigne sous le nom de fortune ou de génie bienfaisant : non ; l'homme ne peut renoncer à ce dogme consolateur. Cependant , ô inconséquence , ô folie ! il n'en est pas qu'il respecte moins, contre lequel il s'élève davantage par ses raisonnemens ou par ses murmures : il ne sauroit ni l'abjurer ni reposer sur lui son cœur foible et impatient. Si Dieu diffère de nous secourir , si dans les événemens qui nous sont étrangers il ne déploie pas assez vite à notre gré sa puissance, sa justice , nous croyons qu'il abandonne l'univers. . . . Eh quoi , M. F. ! n'exigez-vous pas de vos enfans qu'ils ne prétendent pas tout comprendre ; qu'ils respectent celles même de vos actions dont ils ignorent les motifs ; qu'ils demeurent persuadés que tout ce que vous faites a leur félicité pour objet ? Ché-

tives créatures, toujours si bien instruits de nos droits, si pénétrés de ce qui nous est dû, nous oublions ce que nous devons nous-mêmes à notre Père céleste ! Ses vues ne surpassent-elles pas les nôtres ? Faut-il être surpris que placés dans ce monde pour y subir les épreuves de la vertu, nous soyons appelés à marcher à travers les difficultés, les contradictions, les souffrances ; que nous soyons appelés à remplir notre rôle avec fermeté, quoique la récompense soit éloignée ; à supporter avec patience tout ce que le Créateur juge à propos de nous imposer, quoique ses desseins sur nous demeurent long-temps cachés ? Faut-il être surpris qu'en passant rapidement sur cette terre, nous n'assistions pas au dénouement de toutes les scènes, et n'embrassions pas le système entier de l'Être infini ? Pensons-nous qu'il manque de raisons sages dans ce qu'il fait ou qu'il permet ? Si dans le monde physique il fait servir les fléaux, les orages, les âpres rigueurs de l'hiver à purifier l'air, à renouveler les forces et la fécondité de la terre, n'en seroit-il pas de même, et à bien plus forte raison dans le monde moral ? Ah ! quand il permet, quand il prolonge une époque de douleurs, c'est pour en tirer un bien beaucoup plus grand que ces douleurs.

Ici les faits parlent. Plus d'une fois Dieu lui-

même a daigné soulever le voile qui nous cache ses desseins. Il a daigné dans l'histoire de ses saints , dans celle de Joseph en particulier , nous développer l'œuvre de sa Providence et les motifs de ses délais. S'il tarde à faire triompher la vertu , à secourir l'innocence , 1.<sup>o</sup> c'est souvent pour le bonheur de la société tout entière , 2.<sup>o</sup> c'est pour le bonheur même de celui qu'il afflige , 3.<sup>o</sup> c'est pour l'avancement de son royaume et de sa gloire.

1.<sup>o</sup> Si le fils de Jacob affranchi de l'esclavage , eût été rendu à son père , ou seulement s'il fût sorti de prison deux ans plus tôt , il n'eût point sauvé sa famille , il n'eût point sauvé l'Egypte d'une famine cruelle. Il fallait qu'il y demeurât , et qu'il y demeurât captif jusqu'à l'époque des fléaux qui la menaçoient. Et combien d'exemples fameux je pourrais citer encore ! C'est de la plus atroce des injustices , du plus affreux des forfaits qu'est sorti le salut du genre humain. Ces ténèbres de la superstition , ces désordres , ces maux de tout genre qui s'étendirent sur l'Europe au 15.<sup>o</sup> siècle et qui désolèrent long-temps le monde Chrétien , préparoient le beau jour de la réformation qui devait rendre à la religion sa pureté primitive. Ce règne effrayant de l'impiété dont nous avons été témoins et durant lequel , comme autant de monstres sortis de l'enfer , les

crimes déchaînés se répandoient sur la terre ; ces temps d'horreur étoient destinés à purifier l'Église , à réveiller la foi , à régénérer l'esprit public , à instruire le siècle naissant ; et qui sait ce que nous pouvons en attendre encore ?

O vous qui êtes affectés douloureusement par le spectacle déchirant que vous offre une époque de désordres ou d'infortunes , arrêtez vos murmures et vos jugemens présomptueux. Mettez la main sur votre bouche. Sachez adorer la Providence qui se cache , et qui se dévoilera quand son heure sera venue. Rentrez en vous-mêmes ; j'en appelle à votre conscience. Etes-vous donc assurés que ces maux dont votre âme est troublée ne sont point réservés à produire un bien , un plus grand bien ? Etes-vous donc assurés que ces temps qui vous paroissent si cruels et si prolongés , ne seront pas bénis un jour par vos neveux ! Vous avez peine à le comprendre ! Mais l'homme n'est-il pas un enfant qui ne sait rien comprendre qu'après que l'événement est venu tout expliquer ? Vous avez peine à le comprendre ! Mais si vous aviez vu Joseph entraîné malgré lui sous un ciel étranger , implorant en vain la pitié , la nature muette dans le cœur de ses frères , auriez-vous compris que l'oppression , l'esclavage de ce jeune étranger étoit nécessaire au salut de sa famille , de l'Égypte et des pays d'alentour ?

2.<sup>o</sup> Et ne croyez pas, M. F., que dans ce système adorable du bien général, dans le système de la Providence, les intérêts du juste souffrant soient immolés à l'intérêt public. Non; c'est lui-même qui tire le plus riche profit de ses épreuves. Loin que Dieu l'oublie, il en fait l'objet de ses soins les plus tendres et les plus attentifs. L'ouvrier qui veut construire un superbe édifice sait quelle profondeur il doit donner à ses fondemens. Celui qui veut mettre en œuvre un métal précieux sait quel degré de chaleur il faut pour le purifier. Ainsi le Créateur connoît les cœurs qu'il a formés : il sait par quelles crises ses élus doivent passer pour devenir capables de la vocation qu'il veut leur adresser. Si Joseph appelé à gouverner l'Égypte s'étoit vu revêtu de cette dignité au moment qui le sépara de sa famille, comment en auroit-il soutenu le poids, évité les périls ? C'est par le malheur et l'esclavage que devoient se mûrir son âme et son génie. C'est dans la solitude et les méditations de la captivité qu'il devoit acquérir cette haute sagesse qui rendit son nom immortel. C'est là que sa foi prit assez de force pour résister aux séductions de la grandeur, à l'exemple d'une cour idolâtre. C'est là que les sentimens de la piété, habituels et dominans dans son âme, lui donnèrent cette angé-  
lique

lique douceur, cette clémence presque divine qui lui fit dire à ses frères : *Ce n'est pas vous qui l'avez fait ; c'est l'Eternel qui m'a envoyé devant vous en Egypte* (1). Ainsi, M. F., le juste aux prises avec de longs revers, loin d'être abandonné du Très-Haut, comme nous sommes toujours prêts à le penser, est l'objet de son amour et de ses complaisances : c'est le chef-d'œuvre qu'il embellit ; c'est une créature privilégiée qu'il veut élever dans l'échelle des êtres. S'il ne le destine pas toujours à la gloire passagère de fixer les regards et d'exciter l'admiration des hommes, il lui en réserve toujours une autre plus solide et plus pure. C'est à sa droite qu'il veut le placer ; c'est le compagnon des Esprits célestes, le compagnon des anges et des saints glorifiés qu'il veut former en lui. Cette longue suite de calamités dont la seule pensée trouble l'imagination et fait frémir la nature, est réellement le don le plus précieux du Ciel : c'est elle qui rappelle le coupable à la vertu ; c'est elle qui conduit le juste au dernier terme de la perfection ; c'est le remède universel de la pauvre humanité.

Nourrissez-vous de ces grandes et consolantes pensées, vous sur qui la main de Dieu s'appes-

(1) Gen. XLV, 5.

santit ! Ne vous débattez plus. Ne résistez plus au Tout-Puissant. Ne portez plus des regards inquiets sur cet avenir qu'il ordonne pour vous. Au lieu de l'interroger avec cet esprit d'orgueil et de rébellion qui nous aveugle sur ses voies, jetez-vous avec confiance entre ses bras paternels. Dites-lui, comme votre Maître : *Que ta volonté soit faite*. O mon Dieu, dispose à ton gré de ta foible créature ! elle s'abandonne à toi sans réserve. Alors ses vues se dévoileront à vos regards : vous les reconnoîtrez aux heureux changemens opérés dans votre âme. Après avoir marché quelque temps par des sentiers pénibles, rudes, escarpés, vous serez bien plus avancés dans la route ; l'adversité vous élèvera par degrés à la piété la plus haute et la plus pure.

3.<sup>o</sup> Mais la gloire de Dieu ne souffre-t-elle point de ces délais ? Voyez au contraire comment ces délais même peuvent en relever l'éclat. Quand la Providence suit une marche uniforme et régulière, nous nous accoutumons à son œuvre comme au retour de l'astre qui nous éclaire : nous en sommes peu touchés ; peut-être même nous confondons son influence avec celle des causes secondes. Si Potiphar éclairé sur l'innocence de Joseph l'eût tiré de prison, cet événement naturel en apparence n'eût point élevé jusqu'à l'Arbitre des événemens les pensées de

ceux qui en auroient été spectateurs. Mais qu'oublié, abandonné de l'univers, le fils de Jacob soit tout-à-coup transporté de son cachot à la cour de Pharaon ; qu'il passe subitement de l'esclavage à la plus éminente dignité, c'est à ces traits qu'on est forcé de reconnoître un Dieu qui protège et récompense la vertu. Il se plaît, pour délivrer le juste, il se plaît quelquefois à attendre l'époque où n'ayant d'appui que lui seul, on ne peut confondre son secours avec celui de l'homme. Il aime frapper de temps en temps des coups inattendus qui se gravent dans le souvenir des mortels.

Voyez encore comment le succès apparent dont Dieu laisse quelque temps les méchants s'applaudir, sert enfin à relever son triomphe ! Les frères de Joseph en le vendant pour être esclave, pensent avoir mis une barrière insurmontable à l'accomplissement des songes qui ont excité leur jalousie ; et cette Egypte où ils l'envoient pour ensevelir son nom et sa vie, deviendra le théâtre de sa gloire ! Ainsi la Toute-Puissance se joue des projets humains. Elle dissipe les complots des méchants, et lorsqu'agités par leurs passions ils croient préparer le succès de leurs desseins coupables, liés par une invisible chaîne, ils ne vont que jusqu'au terme que Dieu leur a fixé : ils ne font en effet qu'accomplir



*ce que sa main et son conseil ont résolu* (1). Et sans même délivrer le juste, n'est-ce pas en le soutenant dans une longue adversité que la Providence brille du plus grand éclat? Oui sans doute, il est plus glorieux pour elle de montrer son pouvoir sur un cœur, de recevoir le secret et pénible sacrifice de la patience et de la foi, que de confondre les pécheurs ou de changer la face du monde. L'impie même dont l'âme seroit assez ferme, assez dure pour n'être point troublée par les scènes les plus étonnantes de la vie, ne peut voir sans émotion l'espérance et la sérénité briller sur le front du fidèle au milieu de longues et violentes secousses. Quelle créature en effet offre à son Auteur un hommage plus noble! Dieu voile pour lui sa face, et par l'ardeur de sa foi il perce le nuage qui le dérobe à sa vue. Dieu paroît l'abandonner, et comme l'ami, si j'ose employer cette comparaison, comme l'ami qui garde une foi constante à son ami ne peut douter de la sienne, ainsi le juste compte toujours sur son Dieu. *Quand il me tueroit, s'écrie-t-il avec Job, je ne cesserois pas d'espérer en lui* (2). Il l'adore au milieu des souffrances, des frémissemens de

(1) Act. IV, 28.

(2) Job. XIII, 15.

la nature , au milieu de la nuit obscure de l'adversité ! Ah ! les Esprits célestes qui dans le séjour de ta gloire , o mon Dieu , jettent leurs couronnes à tes pieds , t'offrent , j'ose le dire , un spectacle moins digne de toi.

Ainsi , M. F. , la Providence n'est pas moins adorable quand elle se voile à nos regards , que quand elle daigne nous laisser apercevoir sa marche.

O Providence ! Providence ! Toi qui te proposes toujours le plus grand bien de tes créatures ; toi dont la sagesse et la bonté embrassent l'infiniment petit comme l'infiniment grand ; toi qui règles et le destin des empires et le sort des particuliers ; toi par qui roulent les mondes , et *sans la volonté de laquelle un passereau ne tombe pas en terre* (1) ! Protectrice de tous les êtres ! Ame de l'univers ! Providence ! sois à jamais notre espérance et notre appui. Que notre cœur se repose sur toi ; qu'il adore tes voies souvent impénétrables ; qu'il respecte tes délais , qu'il sache non-seulement se soumettre à tes dispensations , mais faire de cette soumission son bonheur. Unissant ainsi notre foible volonté à ta volonté souveraine , appuyés sur *le rocher des siècles* , nous ne serons ébranlés ni par l'in-

(1) Matt. X , 29.

gratitude ou l'injustice des hommes , ni par le choc des élémens , ni par les révolutions de l'univers ; et au milieu des orages de la vie nous jouirons d'une paix inaltérable, de *la paix de Dieu* même.

Je vous la souhaite, M. C. F., par Celui qui peut seul la donner, par Jésus-Christ, auquel comme au Père et au Saint Esprit soient honneur, gloire, adoration, aux siècles des siècles. Amen.

---